

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 31 (2001)
Heft: 6

Artikel: Jean-Charles Simon : confidences pour un micro
Autor: Pidoux, Bernadette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-828385>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



«Mon image me préoccupe moins que lorsque j'étais conseiller national»

Photo Erling Mandelmann

Jean-Charles Simon

Confidences pour un micro

Après un mandat de conseiller national, Jean-Charles Simon a retrouvé la Radio suisse romande et son métier de producteur et d'animateur. Son émission de l'après-midi le montre tel qu'il est, épris d'éclectisme, de textes poétiques et d'humour. L'homme, à la voix pleine de charme, se révèle un rien désabusé, pince-sans-rire et non-conformiste.

– Vous sentez-vous bien dans l'âge que vous avez maintenant ?

– Oui, je m'y sens bien, mais avec un peu d'angoisse, parce que j'ai le sentiment de sortir maintenant de l'adolescence. C'est le moment ! C'est aussi angoissant, parce que j'ai toujours vécu dans le futur et plus le temps avance, plus cela devient délicat...

– Qu'est-ce qui succède à cette adolescence ?

– Un enthousiasme plus mesuré, moins fou, moins débridé. J'ai pris plus conscience des coups qu'on peut prendre. Et les coups deviennent de plus en plus douloureux.

– Vieillir vous fait peur ?

– Non ! Ou alors sur le plan intellectuel. Physiquement, je m'en fiche, je

ne suis pas quelqu'un qui se regarde tout le temps dans la glace. Vieillir en ayant moins de rêves, cela me fait peur.

– Quelle figure d'homme âgé serait un modèle pour vous ?

– J'aimerais être Théodore Monod. Il faudrait tous tendre à être des Théodore Monod ! A cent ans ou presque, il marchait dans le désert, enthousiaste, insoumis, révulsé par les horreurs de la vie. Il se battait, lui, il rêvait, il restait un utopiste.

– C'est donc possible !

– Bien sûr, mais pour un Théodore Monod, combien n'en sont plus ?

– Vos priorités ont-elles changé ?

– Oui, elles ont changé. A vingt ans, je voulais juste m'amuser, m'exprimer. Aujourd'hui, les problèmes maté-

riels sont plus aigus. Je ne suis pas tourné vers l'appât du gain, mais il faut penser à un 2^e pilier, des choses qui ne me préoccupaient pas auparavant.

– Comment imaginez-vous votre retraite ?

– J'ai eu le bonheur absolu de ne jamais faire la différence entre le travail et les loisirs. J'ai commencé par être comédien dans une petite troupe alternative, le Théâtre Mobile, à Genève, puis j'ai fait de la radio, de la télévision. J'espère continuer à faire ce qui me plaît le plus longtemps possible. A moins que je ne gagne au loto et que je parte découvrir le monde, en changeant complètement de vie.

– Votre idéal n'est donc pas une retraite aux Bahamas ?

– Si c'est pour des raisons fiscales, peut-être ! Mais non, je ne me vois pas retiré dans un chalet que je n'ai pas. Je n'ai pas le sens de la propriété.

– Etes-vous préoccupé par votre forme physique ?

– Oui et non, je fais du golf, je fais du vélo pour mon genou, car j'ai eu un accident à ski l'an dernier et il ne fonctionnait pas bien. Par contre, je mange trop, cela fait partie des bonheurs de la vie. Mon cardiologue me dit de faire attention.

– Quelle image aimeriez-vous que les gens aient de vous ?

– Je ne m'en préoccupe pas tellement. En tout cas, moins que lorsque j'étais conseiller national ! L'image du conseiller national est importante, c'est son outil de travail. Je me suis aperçu que c'était compliqué de se composer une image, parce qu'on est condamné à être de l'avis du plus grand nombre. Vouloir plaire au plus grand nombre, c'est la porte ouverte à des attitudes démagogiques.

– Etes-vous soulagé de ne plus avoir cette pression-là ?

– Oui. Même si en faisant de la radio dans un service public, j'y étais confronté ! Ici je peux jouer le trublion, un rôle qui me sied assez bien, et échapper à la pensée unique.

– Quel regard portez-vous maintenant sur cette expérience politique ?

– J'ai trouvé que c'était passionnant. J'ai considéré ce mandat comme un service de milice. On vit dans une démocratie où l'on fait son service militaire et puis, si on en a la possibilité, on peut être un représentant du

peuple pendant quelque temps : j'ai essayé de l'être et je n'étais pas plus incapable que d'autres. Mais cela devient embêtant quand on en fait un métier qui dépend du désir des électeurs. Dès que vous êtes élu, vous pensez à être réélu la fois suivante. Et cela conditionne un peu votre comportement ! Mais comment faire autrement, puisqu'il faut des politiciens professionnels ? Je me suis donné pendant quatre ans, en âme et conscience. Et puis j'ai constaté que ce n'est pas là, dans ce cadre, qu'on peut développer des idées ou des projets. Les idées, les projets, cela bouleverse les habitudes. Or, au Parlement, on gère plutôt qu'on crée, et moi je suis plutôt créatif. Et en plus, en politique, il n'y a pas de place pour le doute. Un politicien ne doute

pas. Et moi je me suis rendu compte que ce que j'aimais dans la vie, c'était le doute ! Il fait la différence entre l'homme et la bête. L'homme doute, ce qui ne veut pas dire qu'il est paralysé, qu'il ne va rien faire. Mais je trouve important de conserver cette idée que l'on peut se tromper et que l'autre a peut-être raison. Ce doute-là n'a pas sa place en politique.

«La vie vous fait couper des branches»

– Grâce à ce rôle politique, vous avez appris à vous connaître ?

– Tout à fait ! J'ai écouté un jour une émission de radio qui opposait Daniel Cohn-Bendit – que j'avais

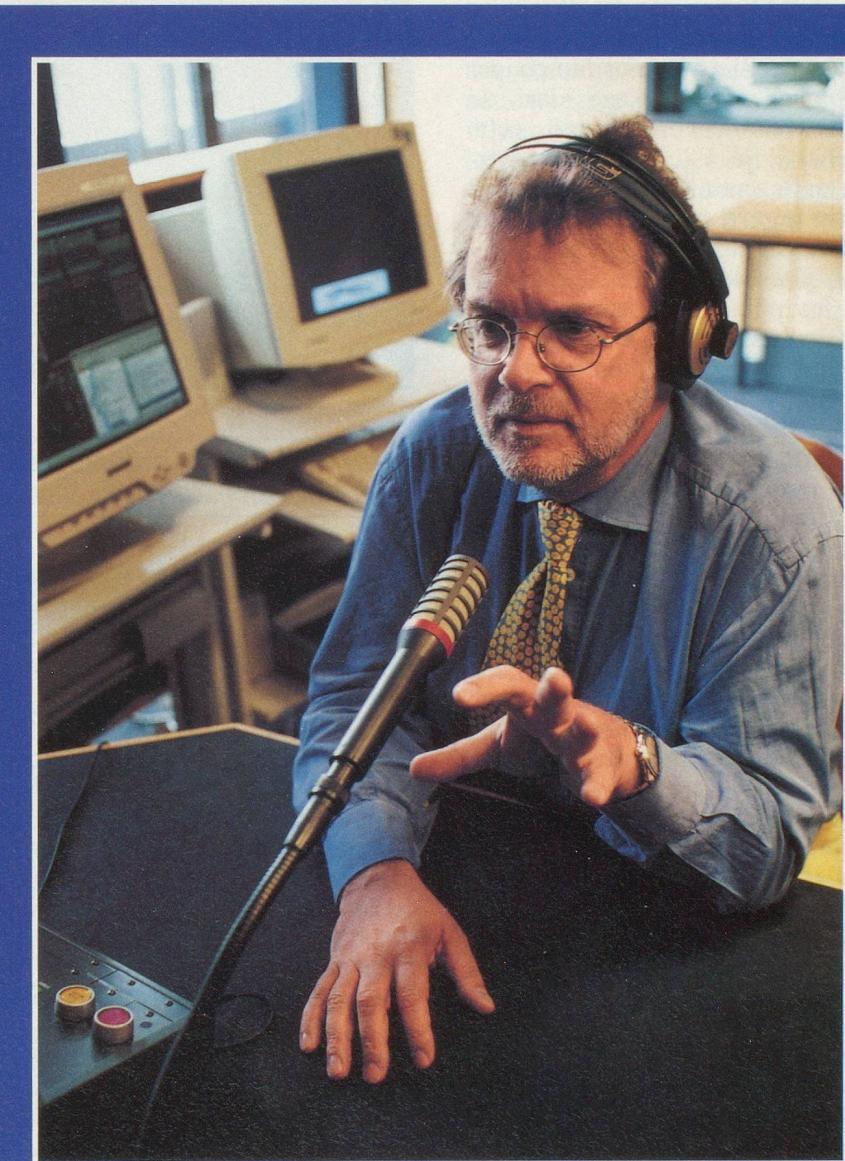


Photo Erling Mandelmann

Au micro, avec son aisance habituelle, il aime l'improvisation

rencontré quand j'avais vingt ans et lui à peu près autant – et l'acteur Fabrice Lucchini. Tous les deux étaient des personnalités que j'estimais. Et moi, à ce moment-là, j'étais conseiller national, donc dans le camp des politiciens, comme Cohn-Bendit. Or, à la fin du débat, je me suis dit qu'inexorablement je me situais dans le camp des Lucchini et que c'était incompatible !

– Vous n'aviez pas réalisé cela avant ?

– Pas du tout, enfin, je m'en doutais, mais je voulais essayer, on est citoyen, que diable ! A 18 ans, et j'ai eu 18 ans longtemps, on pense qu'on est Pirmin Zurbriggen, Michel Platini, Arthur Rimbaud et qu'on pourra tout faire ! Puis on s'aperçoit qu'on n'est pas Zurbriggen, parce qu'on a mal au genou, qu'on n'est pas Rimbaud et qu'on ne peut pas être polyvalent en tout et qu'il faut choisir. Il faut élaguer ! La vie vous fait couper des branches, on avance ainsi. Je n'avais pas encore coupé cette branche-là, je l'ai fait sans amer-tume, sans sentiment d'échec.

– Votre regard sur la politique s'en est-il vu modifié ?

– Oui, j'ai beaucoup plus d'estime pour les politiciens maintenant. Je m'aperçois que c'est difficile, qu'il faut être travailleur, honnête, et en plus être bien vu par la presse. La presse n'était pas contre moi, mais les journalistes m'ignoraient, sauf quand je faisais une bêtise. Dès que j'avais un embryon d'idée intéressante, c'était le silence radio, mais qui s'étendait aux autres médias... On ne peut pas agir sans l'attention de la presse, même en Suisse. Il faut séduire la presse, les électeurs, c'est un travail de tâcheron et de relations publiques pour soi-même.

– Quels ont été vos maîtres au Parlement ?

– Il y en a eu plusieurs ! Ceux qui avaient de la bouteille, comme François Lachat que j'admire, qui est un orateur, un battant, un enthousiaste, une bête politique. Les moins flamboyants, comme Bonni, des besogneux que je ne suis pas, qui faisaient avancer les choses à force de travail.

– Avez-vous toujours un engagement politique ?

– Non, je suis la politique dans les journaux. J'ai repris mon métier et on ne peut pas mélanger les choses.

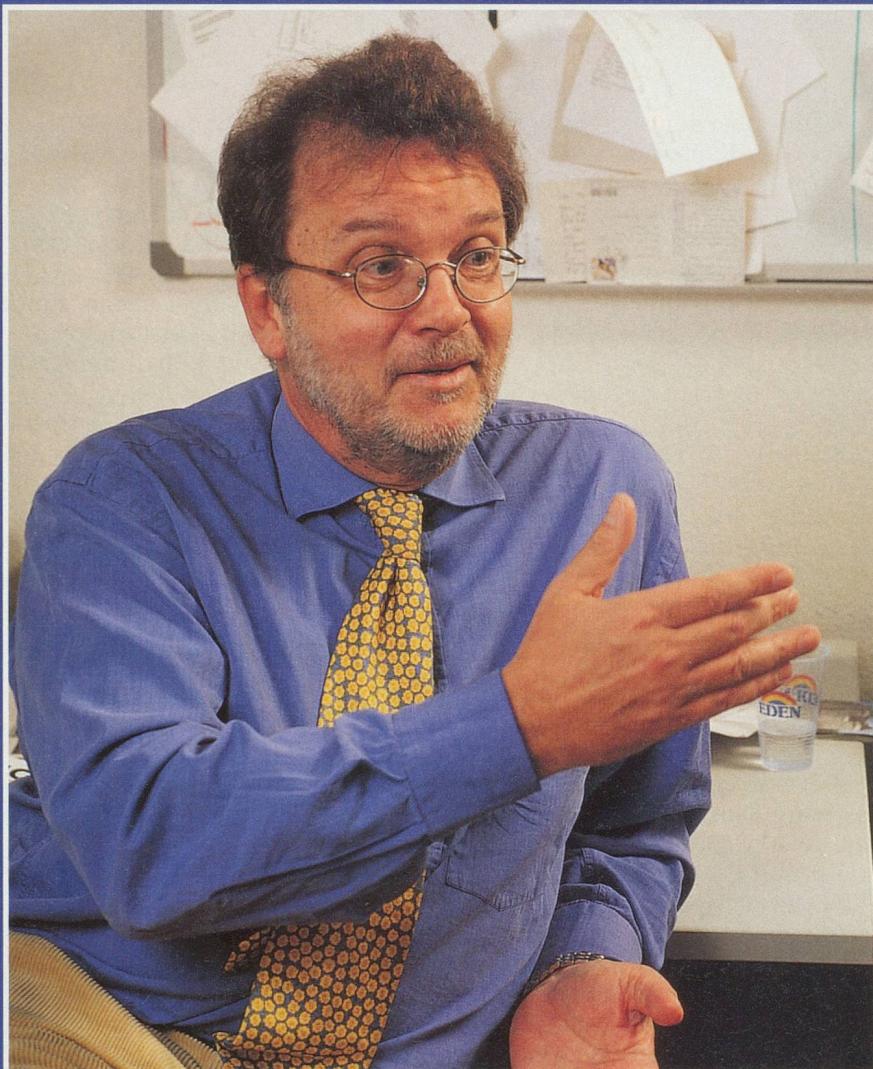


Photo Erling Mandelmann

«J'aime imaginer mes auditeurs se reposer à l'heure de mon émission»

«J'ai atteint mon maximum de férocité ici à la radio et je n'ai plus de plan de carrière»

– Y-a-t-il des causes pour lesquelles vous auriez envie de vous battre ?

– Oui, beaucoup. J'aimerais m'occuper de développement, faire de la radio à Madagascar, par exemple. J'y suis allé, j'aimerais y retourner, à condition que mon expérience puisse servir. J'ai atteint mon maximum de férocité dans cette boîte, j'ai été chef du programme, je reviens comme producteur, je n'ai pas de plan de carrière dans la maison. Si je veux rêver et faire des projets, c'est forcément en dehors de cette maison.

– Votre émission «C'est curieux chez les marins ce besoin de faire des phrases...» va-t-elle se poursuivre ?

– Il faut le demander à mes chefs, mais le taux d'écoute est honorable. Il y aura peut-être des transformations, car elle existe depuis deux ans. Je suis devenu centriste, là aussi, je

pense que les révoltes ne sont pas nécessaires tout le temps.

– Vous avez du plaisir tous les après-midi à faire cette émission ?

– Oui, pratiquement. Je suis heureux avec mon équipe. Pour travailler, j'ai besoin sinon de plaisir, du moins de joie, ou d'amitié. Je ne peux pas travailler dans la haine, comme certains.

– A qui s'adresse votre émission ?

– Le public de l'après-midi est assez disparate en âge, en activités. La tranche trois heures-cinq heures, c'est l'heure de la sieste. J'ai des amis restaurateurs qui me disent qu'ils se reposent en m'écoulant. J'aime bien les imaginer, on ne sait pas si on a vraiment entendu quelque chose ou si on l'a rêvé. J'espère que cela n'endort pas les automobilistes au volant...

– Etes-vous un grand consommateur de radio ?

– J'ai une radio partout chez moi, dans tous les lieux où c'est possible ! Je me lève très tôt pour écouter les informations. Puis je me rends et je reprends plus tard.

– Vous avez eu des modèles sur le plan radiophonique ?

– Les deux types qui m'ont donné envie de faire de la radio, c'étaient Jean Yanne et Gérard Cyr, dans une émission qui s'appelait les «Bouchetrous», sur Europe 1. Ma mère et ma grand-mère écoutaient tout le temps la radio. Ma grand-mère était couturière, et en travaillant elle écoutait Radio Luxembourg. Ma sœur avait dix ans de moins que moi, donc j'étais presque enfant unique. Chez ma grand-mère, j'écoutais les feuilletons, j'ai baigné là-dedans ! Le soir, on écoutait la pièce policière sur la Radio suisse romande. Je n'en avais pas le droit, parce que cela me faisait peur, mais j'écoutais en douce.

– Vous avez gardé une nostalgie de ces pièces radiophoniques ?

– Oui, c'est pour cela qu'on en fait dans mon émission, avec des moyens plus légers qu'à l'époque. La réalisation est plus courte, mais c'est bien, le théâtre à la radio. Les modes changent et l'on finit par reprendre les idées qu'on jugeait obsolètes.

– La radio faite de musique et de bavardage, vous n'y croyez pas ?

– Je n'ai jamais aimé cela, j'aime la radio qu'on écoute, où l'on vous

explique le monde. Je préfère écouter un concert sur France Musique que de passer un disque, parce qu'à la radio, il y aura des explications qui vont m'apprendre quelque chose.

– Aimez-vous regarder la télévision ?

– Je regarde les matchs de football, parce que j'estime que c'est le plus beau spectacle à la télévision ! Je trouve que la télévision est un sommifère magnifique. J'ai en une dans ma chambre, et en dix minutes je tombe dans un coma absolu ; ce n'est pas plus malsain qu'un tranquillisant.

– Quel genre de vie menez-vous ? Etes-vous solitaire ou toujours entouré ?

– Je suis un peu plus solitaire maintenant, parce que je vis seul, mais j'essaie de combattre cela. Il me reste quelques copains fidèles... Le bonheur, le luxe, c'est de pouvoir être seul quand on en a envie et ne plus l'être quand on a un coup de blues. Parfois, on est seul et l'on préférerait être avec la personne qu'on aimait...

– Vous avez des enfants ?

– Un fils, qui a 26 ans. Il habite Dubaï, donc on se voit peu ! Il travaille là-bas, dans une compagnie aérienne.

– Quel papa êtes-vous ?

– J'ai été un papa pas très présent... J'espère être un grand-père plus présent, si cela m'arrive.

– Avec l'âge, comprenez-vous mieux vos parents ?

– Oh ! oui ! Bien sûr ! Heureusement ! Le réalisateur José Giovanni vient de

sortir un film qui s'appelle «Mon père», qui rend hommage à ce père qui l'a sauvé de la guillotine. Je considère aussi que mon père m'a sauvé et que je ne l'ai pas assez aimé et remercié, parce que j'avais d'autres idées et que je le choquais. C'est normal qu'on s'éloigne de ses parents, et c'est normal qu'on veuille les remercier et que ce soit trop tard !

«J'aurais aimé être plus hâbleur»

– Qu'est-ce que vos parents vous ont transmis ?

– Tout ! Une espèce d'honnêteté, qui est parfois un handicap. J'aurais aimé être plus hâbleur, plus imposteur, mais je me suis freiné. J'aurais pu être plus audacieux. Grâce à mes parents, je ne me suis pas lancé dans des histoires encore plus folles. Un autre héritage ? Nous, les hommes de la famille, on est assez taiseux, on n'exprime pas tellement nos sentiments, dans le malheur, comme dans le bonheur.

– D'après vous, qu'est-ce que votre génération a fait différemment de la précédente ?

– La génération de Mai 68, la mienne, a fait beaucoup de mal. Pour nous, c'était «famille, je vous hais», et l'on a voulu casser les liens. Par la suite, on se retrouve un peu seul, la preuve. Sans être réactionnaire, on se dit aujourd'hui que c'était un peu ridicule. C'est à cause de toutes ces idées que j'ai été un père absent, parce qu'on imaginait que les enfants poussaient comme cela librement, au milieu des amis. Les idées de Mai 68 ont fait plus de mal que de bien, la transmission du savoir a été coupée, le respect des anciens a disparu, on ne respecte même plus les enseignants. La suppression d'une certaine hiérarchie, par contre, est positive, comme les droits acquis par les femmes.

– Si on vous en laissait le loisir, comment imagineriez-vous l'émission de vos rêves ?

– Je prends un petit enregistreur, je pars à travers le monde durant six mois, j'observe les autres et j'en fais une émission.

Bernadette Pidoux

MES PRÉFÉRENCES

Une couleur

Une fleur

Une odeur

Un écrivain

Un peintre

Un musicien

Une recette

Un pays

Un film

Un réalisateur

Une qualité humaine

Un animal

Une gourmandise

Bleu

L'edelweiss dans la nature

Un sous-bois

Cioran

Michel Sanzianu

Mozart

La langue de bœuf aux petits légumes, le cabri aux herbes

La France

Les Tontons Flingueurs

Tarentino

La franchise

Le chien

Une cuillère de beluga sur une pomme de terre